

KATIA BELKHODJA



LES DÉTERRÉES

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**MA TANTE ET
MA MÈRE M'ONT
APPRIIS BEAUCOUP DE
CHOSSES ET PARFOIS,
JE LES DÉSAAPPRENDS.
MAIS JAMAIS,
JE LE JURE, JE N'AI
LAVÉ UNE THÉIÈRE.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRICR.COM
MEMOIRENCRICR.COM

LES DÉTERRÉES

Rym vit son enfance avec ses cousines en Algérie. Exilées au Québec, elles creusent les jours d'avant : guerre, colonisation, résistance, déracinement. *Les déterrées* est l'histoire de la mère claire-voyante qui communiquait avec les morts, la tante blagueuse et pyromane, la grand-mère qui ne parlait que le tamazight, le grand-père qui a fait 39-45 et la prison coloniale. Avant eux, l'arrière-grand-mère qui marchait pieds nus dans la neige et l'arrière-grand-père, berger devenu ouvrier dans les usines de la France. Rym raconte l'épopée familiale. Elle apprend aussi à faire le thé sans jamais laver la théière, en déposant le poids de l'histoire.

Née en Algérie, **KATIA BELKHODJA** a grandi au Québec où elle enseigne et écrit. Elle est l'auteur de deux romans, *La peau des doigts* (XYZ, 2008), traduit en espagnol (Ediciones de Educacion y cultura, 2010) et *La marchande de sable* (XYZ, 2015).

KATIA BELKHODJA

LES DÉTERRÉES



*D'abord à ma mère, Nora-Lisa Khimeche.
Surtout à mes fils, Victor, Raphaël, Olivier.
Aussi à ma sœur, ma tante, mon père et mes oncles,
à l'amour de ma vie, aux fratries que nous avons
mises au monde, celles qui nous ont précédés
et celles qui nous suivront.*

*Au centre, que faire sinon être happée
par le monstre Algérie [...].
Aspirée par le monstre, qu'aurais-je
fait d'autre sinon plonger ma
face dans le sang, m'en barbouiller,
m'en ébouillanter dans des
trances d'hallucinée.*

Assia Djebar, *Vaste est la prison*

TISSEURS
DE PAPIER

DIA — MAREN

FABRIE — ASIAS

KACY — ÉPouse

PÈRE DE — LOUNJA
RYM

FRÈRE
AINÉ

MATOUIS — ÉPouse
DE MATOUB

MOUNA — KARIM

PREMIER FILS
DEUXIÈME FILS
TROISIÈME FILLE

L'AMANT — RYM

LYES

AMELIE

INÈS

DOUMIA — ALEX

MAXIME

HUGO
GABRIEL

L'ENFANT DE LOUNJA

Petite, je gagnais souvent des concours de poèmes. Je gagnais le même tous les ans, je me sentais un peu mal sous les regards des autres enfants déçus. Ma tante et ma mère m'inscrivaient année après année, les poèmes étaient écrits de toute façon. Un jour, les organisateurs leur avaient dit que la compétition ne servait pas à prouver le talent de la petite. Elles ne m'avaient pas réinscrite.

L'année de mes trente-cinq ans, ils m'ont invitée à l'anniversaire de l'organisation au restaurant Vieux Duluth, à Montréal. Ça me faisait plaisir, j'ai beaucoup aimé ces gens, les premiers à peu près à avoir lu mes textes. Mais leur anniversaire était aussi un hommage à une invitée d'honneur qui chroniquait au *Journal* et je ne savais pas si je devais y aller. Elle disait qu'il fallait être plus gentil avec les tueurs d'Arabes, les tueurs de Noirs, bref, les tueurs de musulmans qu'avec les tueurs de vraies gens. Elle disait que les familles qui pleuraient leur père et en voulaient au jeune assassin qui a mitraillé six hommes alors qu'ils priaient à la mosquée de Québec n'étaient pas correctement civilisées. Elle disait que les sikhs qui venaient poser des sacs de sable à Pierrefonds inondée pour pratiquer

le Sewa ancestral, obligation spirituelle, mais aussi concrète, de service à la communauté, posaient en fait des sacs de sable intéressés, prosélytes, terroristes.

Dans le doute, il faut toujours brûler les ponts.

L'invitation était pleine de gentillesse, l'accueil enthousiaste, on me présentait à personne âgée après personne âgée.

— C'est Rym, elle vient d'Algérie.

Ces deux choses étaient vraies, j'étais Rym, je venais d'Algérie.

Quand on me demande d'où vient mon charmant accent, d'habitude, je rigole. Je ne réponds pas ce que je voudrais répondre, je ne réponds pas :

— Non. Toi, tu racontes d'abord. La mort de ta mère ou celle de ton premier chien, le jour où tu as appris que le père Noël n'existait pas et que ton père ne reviendrait pas du dépanneur, le jour où tu t'es empêché de demander un Kinder Surprise à tes parents à la caisse parce que tu as remarqué pour la première fois leur inquiétude pendant qu'ils additionnaient le coût du lait et des couches de ton petit frère. Toi, tu raconteras et nous nous tutoierons puisque nous échangerons les récits de nos pires arrachements, de nos pires réalisations, de nos pires journées. Toi, tu me donneras une mèche de cheveux fraîchement coupée, tu entailleras ta main pour un pacte de sang comme on en fait dans les films d'adolescentes gothiques. Tu me parleras d'abord avec des trémolos dans la voix de tout ce que tu as perdu avant que je te brode les dessins complexes qui ont fait atterrir mon accent dans cette épicerie.

Je ne réponds pas non plus ce que je pourrais répondre, je ne réponds pas en faisant l'histoire exhaustive du Maghreb. Je ne commence pas avec les Phéniciens, ne finis pas avec le Groupe Islamique Armé, le Front Islamique du Salut et le code de la famille, en passant par l'Empire ottoman, la colonisation française, les troupes indigènes stationnées en Alsace pendant la Deuxième Guerre mondiale et le panarabisme.

Je réponds quelque chose de moins satisfaisant encore, je réponds « Brossard ». Je précise « dans les O ». Je précise « avant ça toujours Brossard, mais dans les V ». Je précise « à côté des P ». Je précise encore « avant ça, Longueuil », « avant ça, Saint-Hubert », « avant ça, Greenfield Park ». Avant ça, je viens surtout d'une mauvaise toux et de poèmes écrits par une femme à qui on n'a jamais appris à lire. Mais ça, ce serait trop long à expliquer dans la file à la caisse du restaurant.

Ma mère s'appelait Lounja comme la fille de Tseriel, la femme-monstre des contes de Kabylie. Elle était déjà adolescente à la naissance de sa petite sœur Mouna, la benjamine de la famille. Les vieilles berceuses d'Henri Salvador ou de Luis Mariano, c'était Lounja, les contes berbères dans lesquels des foies de mères prenaient la parole et les petites filles faisaient tinter leurs bracelets pour ne pas être confondues avec l'ogre par leur grand-père Baba Inouva, c'était elle aussi qui me les racontait. Elle était née pendant la Deuxième Guerre mondiale, son père était parti tester les obus allemands avec un bataillon d'indigènes.

La légende dit que la fille de Tseriel guettait le sommeil de sa mère. La jeune fille savait détecter le sommeil profond du monstre au bruit que faisaient les bêtes avalées vivantes dans le ventre du monstre. Quand les vaches meuglaient, quand les brebis et les chèvres bêlaient, quand les poules caquetaient, l'ogresse était bien endormie. Lounja, l'héroïne du conte, aurait pu partir n'importe quand de chez sa mère. Un jour, un paysan, qui cherche une femme à la peau blanche comme la neige et rouge comme le sang de la perdrix qu'il avait égorgée plus tôt, frappe à

sa porte en prétextant avoir perdu son chemin. Il ment, il la cherchait, elle. Elle le cache, le protège, s'assied sur le plat magique qui protège le souterrain dans lequel elle a rangé le jeune homme. Tseriel appelle ses plats le soir pour les enduire de henné, ce plat-là ne vient pas à elle. Elle décide de l'appeler demain. Lounja a confié au jeune homme le secret du sommeil du monstre, il attend pour s'enfuir d'entendre les cris des bêtes dévorées. Seulement, il refuse de s'enfuir seul et la jeune fille, ce jour-là, décide de suivre l'homme. Elle lui fait traverser une haie d'épines, une rivière tumultueuse.

Lounja, ma mère, a suivi sa sœur. C'est pour sa sœur Mouna, l'enfant qu'elle a bercée, langée, habillée, qu'elle traverse l'océan à la fin des années 90, qu'elle persuade les douaniers canadiens, qu'elle dit peut-être, elle aussi :

— Haie de miel et de beurre, laisse-moi passer. Rivière de miel et de beurre, laisse-moi passer.

Deux ans après l'arrivée de sa sœur à l'aéroport de Montréal, elle est arrivée à l'aéroport de New York, moi adolescente dans ses jupes. Elle a fait l'entièreté du trajet en bus et en taxi jusqu'à la frontière. En tremblant, elle a demandé refuge devant la guérite du douanier. C'était avant l'accord des tiers pays sûrs, c'était avant le chemin Roxham, que prennent les réfugiés pour traverser la frontière canado-américaine, ce n'était pas si loin du même chemin, c'était exactement la même chose. Nous avons demandé l'asile, ma mère Lounja et moi. Je me suis cachée derrière elle, sa peur constante comme un bouclier contre le danger, comme un entraînement. La peur était son état naturel, elle

l'avait digérée, s'y était habituée, elle ne connaissait que le tremblement et c'est pour ça qu'elle pouvait être la plus sûre de nous toutes quand le danger était réel.

Ma mère était une femme terrorisée par trois guerres différentes, mais elle avait échappé à tous les ogres qu'elle avait rencontrés sur son chemin et elle est passée, pleine de berceuses et de légendes, de l'autre côté des tempêtes.

Ces tempêtes l'avaient déjà abîmée quand je suis née. Elle avait de la tendresse, mais peu de joie, je crois qu'elle avait tout gardé, tout donné à sa sœur déjà, qu'il ne restait plus de joie pour moi. Mouna avait multiplié celle qu'elle avait reçue, de ses parents, de Lounja, de ceux qui l'aimaient comme on aime tout ce qui fait sourire, sans même pouvoir s'en empêcher. Elle en avait assez pour deux et pendant la majeure partie de mon enfance, à Alger comme dans la banlieue montréalaise tranquille dans laquelle elle nous avait fait venir, j'ai vécu chez Mouna, jamais certaine du moment où elle me prendrait la main pour me faire tourner sur moi-même.

Mouna avait deux ans en 1954, quand a commencé la révolution algérienne. De cette guerre, elle n'a retenu que les cornets de crème glacée qu'elle mangeait sur le chemin des visites à son père dans la prison coloniale. Après l'indépendance, ma mère l'emmenait à la plage, à la pêche, lancer des galets dans les petits plans d'eau et la mer méditerranée.

Grâce à Mouna, j'ai eu, par ricochet, un peu de la joie de ma mère.

Parfois, pour nous réveiller le matin, pendant notre enfance algérienne et même pendant notre adolescence canadienne, Mouna croquait les orteils de ses filles, mes cousines, et les miens. C'était assez rare pour être une surprise chaque fois, cela venait de la lointaine époque où elle faisait semblant de manger nos petits petons potelés de bébés. Nous haussions un sourcil surépilé d'adolescente cynique.

— Vraiment, Maman, vraiment, Tata Mouna, tu exagères.

Quand elle invitait à souper, elle faisait toujours ça aux bébés de passage : leur grignoter les pieds. Ça les faisait parfois rire aux éclats mais, quand ils se mettaient à pleurer dans les bras de leur mère, de leur père, de leurs grands-parents qu'on avait invités, c'est Karim, son mari, qui prenait le relais :

— Donne.

Plus tard, pour Hugo et Gabriel, les enfants de son aînée Doumia, comme pour Maxime, mon fils à moi, Karim avait dit :

— Donne.

Chaque fois, le bébé qui sanglotait, hoquetait, désespérait, se calmait, espaçait ses cris jusqu'à s'apaiser

complètement et à fermer les yeux et à dodeliner de la tête devant le regard ébahi de jeunes parents. Ceux-ci auraient peut-être kidnappé Karim sans les sourcils froncés d'Inès, la cadette de Mouna et Karim, qui se tenait proche et surveillait son papa. À elle. Son papa savait tenir les bébés à coliques à cause de Doumia, sa grande fille. Il les couchait comme il la couchait sur son avant-bras, les berçait jusqu'à ce que leur petit bedon se calme, il savait apaiser les bébés insomniaques, surstimulés et curieux à cause d'Inès, il les lovait comme il la lovait contre son épaule, marchait avec eux dans les bras jusqu'à ce que leurs paupières tombent doucement. On l'appelait l'homme qui murmurait à l'oreille des bébés.

Quand elle invitait, que ce soit à Alger ou dans la banlieue montréalaise qu'elle avait habitée par la suite, Mouna mettait le grand boubou mauve et indigo que Karim lui avait rapporté de mission de Côte-d'Ivoire, elle mettait trop de fard à joues, comme sa fille Doumia aujourd'hui quand elle sort ou quand elle reçoit. Parfois, c'est Inès, moi, ou nous deux, que Doumia rejoint pour sortir, on sort un mouchoir en papier, on lui essuie la figure pendant qu'elle proteste, les deux joues de moins en moins pivoine. Avant d'être des adultes responsables et de ne plus habiter les unes avec les autres, on lui frottait les joues avant même ses départs et elle ne s'y attendait quand même jamais, conservait le même air de surprise furibonde pendant qu'on se liguait contre elle. Mouna, pour compléter sa tenue, mettait le collier en bois que Karim lui avait aussi apporté de Côte-d'Ivoire, il y avait passé au moins une dizaine de jours selon nous, Inès se rappelait que ça avait été très long, qu'elle lui en avait voulu.

Il n'y a pas si longtemps, Inès est allée elle-même passer quelques jours à Chicago pour expliquer je ne sais quel phénomène astrophysique dans le ciel étoilé, phénomène qu'elle aurait pu se contenter de trouver joli.

Juste avant, elle parle à son père de son voyage. Elle a peur de manquer à ses neveux, peur de trop se languir de Hugo, Maxime, Gabriel.

— Papa, tu avais passé combien de temps en Côte-d'Ivoire? Dix, quinze jours?

— C'était peut-être un trois jours, Inès. Quatre en comptant l'avion. En tout et pour tout.

Inès est sceptique. Butée même dans sa mi-trentaine, elle lui en veut encore.

Ses parents appelaient tout voyage de travail des missions, elle trouvait que ça sonnait comme dans un film d'espionnage. Quand sa mère partait en mission à Montpellier, elle y allait souvent pour parler d'un langage informatique quelconque (C++, Java, quelque chose qu'Inès ne comprenait pas), Inès s'inquiétait.

— Maman, tu reviens quand de Ton Pellier?

C'est peut-être à cause de Karim, l'homme qui murmurait à l'oreille des bébés : partout où je vais, quand j'ai un bébé dans les bras, le mien, ceux de Doumia, celui d'une connaissance ou d'une amie, je le pose sur le torse du premier papa qui passe. Je me dis qu'il saura le calmer, l'amuser, l'apaiser, les papas font ça, leur avant-bras a la taille et la température qu'il faut pour réchauffer des ventres douloureux, leurs épaules sont parfaitement incurvées pour recevoir des têtes endormies.

Grâce à ma tante Mouna, j'avais donc Karim dans ma vie. Le père de mes cousines torchait, berçait et faisait tournoyer dans les airs tous les enfants de la maison sans distinction. J'avais emménagé si petite dans leur appartement d'Alger, avec Lounja déjà veuve, que je n'avais pas le souvenir d'un autre père que lui. Il me parlait d'espace et de mythologies grecques, égyptiennes et hindoues, m'avait fait lire le *Ramayana* à sept ans et profitait des nuits sombres de nos étés dans les montagnes kabyles, loin de l'appartement, pour nous nommer, à moi et à ses filles, toutes les étoiles au ciel. Entre les légendes de ma mère et les mythes de mon oncle, je me gavais des récits de détective amatrice de la Bibliothèque Verte. Dès que j'avais su déchiffrer les syllabes, je les lisais à Inès, cousine immobile, yeux immenses dans son visage d'enfant, elle attendait impatiemment d'avoir accès aux mots, elle aussi.

C'était un peu ma cousine, mais c'était un peu ma petite sœur. Quand elle avait attrapé la varicelle, Mouna avait peint tous ses boutons de mercurochrome, Doumia avait enlevé et caché tous les miroirs de l'appartement et je lui avais fait croire qu'ils étaient très sales et qu'il fallait

les laver. Quand elle s'ennuyait dans la voiture qui faisait Alger-Iguer Amar, pour me distraire moi-même de mon mal de cœur dans les tournants, je lui inventais des histoires qui parlaient d'une petite fille courageuse triomphant des ogresses, des monstres et des dragons. Je lui inventais des histoires qui parlaient d'elle. Elle s'apaisait, je vomissais quand même.

Ces étés-là, loin d'Alger, on était loin du monde entier. On partageait la maison de mon grand-père dans les montagnes kabyles avec nos cousins Lyes et Amelle, les enfants de l'un des deux frères nés entre Lounja et Mouna. Dans les années 90, il y avait dans la République Algérienne Démocratique et Populaire – de son nom officiel – une pénurie constante de tous les objets qui existaient (ou n'existaient pas). À nous cinq, on n'avait pas besoin de beaucoup de jouets, on s'amusait à se désigner comme les cinq doigts de la main, métaphore peu originale, mais on était des enfants. Karim a quand même sculpté des fusils et des pistolets dans des planches un été. Il a patiemment dessiné sur le bois, sorti la grande puis la petite scie, avait sablé les contours pour que nos petites mains ne soient pas pleines d'échardes. Il a fabriqué un jouet pour chacun des cousins. Inès, la deuxième plus jeune, a voulu le plus grand des fusils et on le lui a laissé même s'il faisait presque sa taille. Ces vacances-là, nous nous sommes courus après et fusillés tant et plus, poursuivis surtout par Inès, féroce dans le jeu comme dans tout ce qu'elle allait faire plus tard. Il fallait bien qu'elle soit à la hauteur des légendes que j'allais continuer à lui inventer.

Avec Lyes et Amelle, nous sommes les cinq doigts de la main, mais une séparation naturelle se crée entre les trois grands, moi, Doumia et Lyes, et les deux petites, Amelle et Inès. Amelle et Inès, surtout, sont si proches en âge, ce sont presque des jumelles, elles passent leur été ensemble en Kabylie et vont à la même école pendant l'année. Le soir, souvent, nous prenons ensemble le goûter chez Mouna ou chez son frère Tonton Matoub. Inès a sa cousine-jumelle. Je suis sa cousine-grande sœur.

Entre Doumia, moi et Inès, il y a des ressorts invisibles qui nous rappellent violemment à l'ordre quand on tente de s'éloigner, de partir en voyage avec toute notre jeunesse dans les bagages, session d'échange en Suisse, voyage humanitaire au Brésil, backpacking en Europe de l'Est ou ailleurs, on se retrouve, ébaubies, ensemble après quelques semaines ou mois à s'être écrit, à s'être manqué.

Quand Mouna était petite, Lounja l'emmenait partout. Ma mère a commencé à travailler tôt à cause de la guerre de révolution, à cause des départs massifs des colons en 1962, elle est la seule de tous les enfants de mon grand-père qui n'a pas fait de hautes études, il y avait un pays

à construire. Elle travaillait dans un bureau français, elle avait son pendentif de croissant et d'étoile qu'elle portait fièrement au travail. Ma mère n'était pas d'une génération vulgaire, elle disait.

— Tu sais, je mettais mon pendentif, ça leur faisait les pieds.

Elle parlait des colons au bureau, elle les faisait suer avec bonheur, mais elle n'aurait jamais admis qu'elle provoquait, qu'elle s'affirmait, qu'elle portait au cou un doigt d'honneur envers tout ce qu'avaient subi ses ancêtres depuis Lalla Fatma N'Soumer. Lalla Fatma, l'insoumise, la cheffe de guerre, celle qui a résisté à l'invasion française pendant trois ans. Elle aurait porté le croissant au cou, elle aussi.

Mouna et Lounja avaient treize ans de différence, les gens parlaient, lui disaient :

— Lounja, ma belle, si tu continues à te promener avec cette enfant, les gens croiront qu'elle est à toi.

— Lounja, si tu continues, personne, jamais, ne demandera ta main.

— Lounja, tu ne veux pas te marier ? Laisse la petite à la maison un peu.

Elle répondait quelque chose de poli et, à moi, des années plus tard, elle avait dit :

— Mais c'était hors de question. Je ne serai pas sortie sans ma sœur, jamais. À ce prix-là, qu'il aille se faire cuire un œuf.

Dans la bouche de ma mère, c'était une invitation excessivement vulgaire, c'était la chose la moins mesurée que je lui avais entendue dire. C'est quand Mouna s'est

mariée elle-même qu'elle a accepté la demande d'un homme pâle, maladif, mon père. Il a vécu juste assez longtemps pour que je naisse.

Entre Mouna et ma mère aussi, il y avait des ressorts invisibles qui se tendaient quand elles tentaient de s'éloigner, quand l'une tentait de partir s'installer pour toujours dans un pays froid. Mouna avait fait des pieds et des mains pour que sa grande sœur et sa nièce viennent la rejoindre au Canada, pour que je quitte tout ce que je connaissais et n'aie plus jamais à copier des pages et des pages d'arabesques que je comprenais à peine.

Avant d'émigrer, je tentais réellement d'apprendre l'arabe, j'ânonnais, j'écrivais à en avoir mal à la main, mais j'étais la pire des cancre dans la langue de Ibn 'Arabi.

Mouna soupirait :

— Elle fait un blocage.

Je faisais un blocage. Pourtant, je ne pouvais pas parler autre chose que la langue du Coran en dehors de chez moi.

— Si tu parles français, ils vont te couper la langue.

Ils, c'est les terroristes. Une amie de la famille m'a dit ça un jour. Je savais. Ils prendront ma langue, ils prendront les miens, ils me prendront tout. Je savais. Alors, devant l'adulte comme devant les gens dehors, je me suis tue. Ma famille avait besoin de mon silence.

Je faisais un blocage.

Mouna et ma mère m'ont trouvé des écoles franco-phones, mais ces écoles n'étaient pas reconnues par le gouvernement. Clandestines comme des bars interlopes, elles ont fermé les unes après les autres. J'ai été inscrite dans

sept écoles différentes avant d'arriver au Canada. Dans l'une d'elles, je ne suis allée qu'une journée. Je n'ai techniquement pas de diplôme du primaire reconnu. Officiellement, je n'ai jamais appris à lire, je suis analphabète.

Avant son départ pour le Canada, Doumia, mon aînée de deux ans, insistait pour que je pratique mon arabe écrit. Elle me voyait, si c'était possible, parler arabe de moins en moins couramment, le comprendre de moins en moins, oublier des mots, des phrases, des constructions. Elle prétendait que j'étais la seule Algérienne qui parlait arabe avec un accent russe. Ça me venait peut-être de mon affection pour la littérature d'Henri Troyat. Inès, qui montait soigneusement une base spatiale en Lego, la trouvait méchante, le lui disait, droite, vertueuse et, ensuite, lui demandait son aide :

— Construis-moi la voiture, les Lego veulent pas s'emboîter.

Les ressorts se sont resserrés, les sœurs se sont réunies, on ne m'a jamais coupé la langue.

Doumia était encore en Algérie le jour de mes premières règles. Me précédant de quelques mois dans la mystique sacrée des serviettes hygiéniques, elle m'a assise sur le lit dans la chambre de l'appartement dans lequel nous habitons toutes. Elle m'a dit « attends ». Elle est partie chercher une aiguille. Ma grand-mère Fadelle était morte depuis quelques jours déjà, Mouna, Doumia, Inès et Karim allaient bientôt partir, nous passerions quelques mois les ressorts entre nous étirés à l'excès.

Quand elle est revenue avec l'aiguille, Doumia m'a dit :
— Regarde dans le chas.

Elle a dit le trou en fait, évidemment, Doumia ne lisait pas le Nouveau Testament. J'ai regardé à travers, n'ai rien vu, le métal argenté qui entourait le vide, mais un très petit vide, à bien y penser, sauf pour Inès qui compte en atomes et en quarks.

Je l'ai fait, elle est allée ranger l'aiguille, évidemment, je lui ai demandé pourquoi. Pourquoi ce jour-là regarder dans le trou.

Quelques mois plus tôt, Doumia avait eu ses premières règles, notre grand-mère l'avait assise sur le lit, avait été chercher une aiguille, lui avait dit :

— Regarde à travers le chas.

Elle a dit thêt en fait. L'œil. L'œil de l'adolescente dans l'œil de l'aiguille. Ma grand-mère était déjà fatiguée, malade, les poumons. Les alvéoles, petits ballons qui ne se vident plus, parois de plus en plus détruites, déchirées. Fadelle, de plus en plus essoufflée, pétrissait quand même la pâte à beignets. Elle en avait fait ce jour-là pour fêter Doumia, son arrivée dans le monde mystérieux des adultes. Fadelle n'avait pas dit à Doumia pourquoi l'aiguille. Du coup, je ne l'avais pas su non plus. Si notre grand-mère avait été farceuse, elle aurait clairement pu inventer l'étrange rituel uniquement pour se payer nos têtes de citadines, mais ce n'était pas du tout son style.

Trois ans plus tard, à des milliers de kilomètres plus au nord, Inès rentre grognonne de son école de banlieue montréalaise tranquille avec une culotte à laver et toute une logistique vestimentaire à apprendre. À l'époque, on cachait nos tampons dans nos mains nos poches nos cheveux comme des agentes secrètes dissimulent l'arme d'un assassinat politique. Je l'assieds sur le lit dans la chambre qu'elle partage avec Doumia, nous sommes seules dans l'appartement ce jour-là. Je l'assieds, je vais chercher une aiguille. Je la cherche dans la salle de bains et ensuite dans la chambre de ma mère, c'est la seule ici qui fait de la couture, elle a essayé de m'apprendre un jour, j'ai crié, tout ça ne servait à rien, je ne serai pas enfermée dans la

domesticité. J'ai dit ça autrement à quinze ans j'imagine. Aujourd'hui, quand je perds un bouton, je jette la chemise de laquelle il est tombé. Je suis à peine enfermée dans la domesticité – ne pas oublier le lait les céréales préférées de mon fils faire une salade ça fait trois jours qu'il se nourrit de croquettes de poulet – mais je manque résolument de chemises.

— Regarde dans le chas.

Inès regarde par le trou de l'aiguille, elle compte les immensités, les quarks, les atomes. Elle hoche la tête gravement, elle est rentrée profondément embêtée par la seule perspective de devoir partager la nouvelle, d'être félicitée, câlinée par des parents émus de voir leur petite fille grandir, elle n'a trouvé que moi. Je lui ai donné une serviette avant de m'asseoir sur son lit, j'ai vérifié qu'elle n'avait pas besoin de laver autre chose que sa culotte, rangé la jupe de son uniforme. C'est un ruisseau, le tout début du sang, elle ne vit pas encore un film de Tarantino, beaucoup de gore gratuit et de la violence inutile envers la protagoniste. Elle ne me demande pas pourquoi quand je trouve finalement l'aiguille, que je la lui donne, que je lui dis regarde. Elle passe quelques dizaines de minutes avec et ensuite, elle me rend l'aiguille, s'ouvre un bouquin. Je sors de la chambre.

En plus des histoires que je raconte à Inès, j'ai commencé à écrire des poèmes, Mouna et Lounja les envoient au concours de poésie pour enfants et adolescents et ça devient une routine annuelle. Je récite mon poème d'un air habité, je gagne, on fait Montréal-Longueuil en métro, sages, agglutinées, mes cousines qui ont applaudi très fort réclament une banane à leur mère. Mouna pense à la faim des enfants même quand les enfants sont grands, nous sommes adolescentes, c'est l'année de mes quatorze ans, c'est le dernier concours auquel je participe, je ne le sais pas encore, les organisateurs ont signifié à ma mère que c'était exagéré. Mouna et ma mère Lounja discutent, elles rigolent, et puis Mouna devient sérieuse.

C'est l'année de mes quatorze ans, à mon âge, mon arrière-grand-mère était mariée.

Mouna me regarde, grave, elle dit :

— Pourquoi tu ne racontes pas notre histoire ?

Ce n'est pas une question, c'est une demande. Autant ma mère est craintive, autant Mouna défonce les murs qui se dressent devant elle sans se soucier des dommages à son

ossature. Mouna voit sa fille Doumia diriger un pays, elle enverrait Inès, la petite, dans l'espace et elle me prend pour Shéhérazade. Mouna pense que ma voix peut soumettre le pouvoir, éviter les massacres, changer les lois. Elle voit déjà dans nos visages d'enfants les femmes que nous deviendrons, elle nous élève pour devenir plus grandes que nature, elle écoute les récits que je brode à Inès depuis toujours, il y a bien des ogres et bien des monstres vaincus à exhiber dans les yeux de Mouna. Lounja, ma mère, y réfléchit, plus sereine. Elle répète après sa sœur :

— Pourquoi tu ne racontes pas notre histoire ?

Je bredouille quelque chose, je ne sais pas quoi répondre, je ne suis pas une héroïne de récit perse médiéval, je ne peux pas faire courber le métal avec mes mots comme Shahrazade. Notre histoire ne commence pas dans le métro et notre histoire m'appartient si peu, j'y suis un personnage plus ou moins secondaire, je n'apparais que par intermittence, notre histoire n'est pas mon histoire.

Je regarde mes cousines qui grignotent. Doumia a l'air de compatir, mais d'être soulagée que Mouna soit sur mon cas plutôt que sur le sien, ça la repose. Je ne m'attends à aucune aide de son côté. Inès semble trouver que les mamans ont une excellente idée, elle a une confiance aveugle en mes capacités et elle me regarde avec un enthousiasme de plus en plus démesuré. À Inès, on ne raconte à peu près jamais rien sur les corps déchiquetés qui jonchent le chemin par lequel elle est arrivée jusqu'ici. Inès profite du goût sucré de la barre tendre qu'elle a trouvée dans

le sac de Mouna après avoir fini sa banane et elle demande, elle aussi, avec sa voix d'enfant précoce qui ne demande qu'à saisir l'immensité des étoiles et des siècles :

— Pourquoi tu ne racontes pas notre histoire ?

Elles me voient toutes si grande. À ce moment-là, je n'ai rien lu de notre histoire, je ne connais que les grandes lignes, que ce qu'on apprend à l'école, c'est-à-dire à peu près rien. Des grandes dates portées par des hommes seuls qui ont des noms de rues et de places publiques. À ce moment-là, je ne sais pas pourquoi ma grand-mère a fait regarder Inès par le thêt de l'aiguille, je ne le saurai jamais. Je suis infiniment petite. J'ai le vertige comme devant la vitesse du métro qui arrive, le vide infini des rails, de la tranchée dans laquelle il s'engouffre en arrivant. Aujourd'hui, j'ai lu des mémoires, des thèses, des essais et je ne sais pas grand-chose de plus. Je suis encore infiniment petite, je ne sais pas quand j'atteindrai la taille de celle que ma tante voyait en me regardant. J'ai encore le vertige. Notre histoire, tout ce qu'il y a derrière. Il pleut des destins et des barres tendres. Notre histoire pèse une tonne de briques.

Tous les enfants d'Algérie connaissent la date du 5 juillet 1962, c'est la date officielle de l'indépendance, la fin de la colonisation française. C'est la date des célébrations, des anniversaires, des youyous. C'est un nom de café dans le Petit Maghreb à Montréal. À peu près personne ne connaît la date du 1^{er} septembre 1962. Le 1^{er} septembre 1962, dans la nuit, vingt mille personnes sortent dans la rue, se mettent entre les deux factions armées qui se disputent le contrôle du pays. Vingt mille personnes scandent « Barakat saba'a sanin ».

Sept ans, ça suffit. Barakat veut dire assez, on l'intime sèchement à un enfant irritant. Barka. Assez. Arrête.

Ce jour-là, la foule descend dans la rue, la même foule qui a porté les révolutionnaires pendant sept ans, les a nourris, soignés, organisés, financés. J'ai appris les noms de Boumediene et de Ben Bella, je sais qu'il y a une faction de Tlemcen et une faction de Tizi Ouzou, mais je voudrais d'abord connaître les noms de chacune des vingt mille personnes descendues dans les rues dans la nuit du 1^{er} septembre 1962, le jour où la foule excédée refuse, le jour où elle fait courber le métal avec trois mots.

Il n'y aura pas de guerre civile.

Pas pour le moment.

On m'a donc invitée à l'anniversaire du concours que je gagnais trop souvent, qui fêtait un chiffre rond, un nombre de décennies tout à fait respectable. On m'a aussi présentée à la chroniqueuse âgée qu'on avait décidé d'honorer ce jour-là pour sa défense d'une langue française lisse, propre, sans taches de cambouis et sans taches de confiture. On m'a présentée comme on m'avait présentée à toutes les personnes âgées du Vieux Duluth : « c'est Rym, elle vient d'Algérie », j'ai dû expliquer – encore, toujours – que le français est ma langue maternelle.

— Enchantée, Sylvie. Oui, je ne parle que français, je baragouine l'arabe, c'est gênant. Ma mère est kabyle en fait, donc la langue commune entre mon père arabophone et ma mère était le français... Non, non, ce n'est pas si rare, c'est le cas de mes cousines aussi, par exemple, leur papa vient de Tlemcen et ma tante d'un village pas trop loin de Tizi Ouzou... Non, mon père à moi ne me l'a pas appris, il était malade, je ne l'ai que très peu connu, je me rappelle à peine en fait... C'est un peu mon oncle qui m'a élevée... Oui, le mari de ma tante... La sœur de ma mère... Oui, c'est vrai qu'on est des familles tissées serrées, les Arabes, même si on est à moitié Kabyles là... C'est presque pareil, mais pas vraiment non plus... Parce que les Kabyles sont issus des populations berbères du Maghreb, qui étaient là avant les Phéniciens, ce sont les Berbères qui peuplent les montagnes du Djurdjura et ses alentours. Le Djurdjura... Au nord-est. De l'Algérie. Oui, là d'où je viens, oui. C'était

une population polythéiste avant le 13^e siècle, l'arrivée des Arabes, de l'islam, les Kabyles parlent encore leur langue, tamazight, un truc impossible à apprendre, plein d'irrégularités, c'est une culture, des costumes, des coutumes différentes. C'est les derniers à avoir été complètement colonisés par les Français, je crois, Lalla Fatma et ses troupes se sont battues longtemps. Quoi? Oui, les Kabyles aussi mangent des couscous. Moi aussi, j'adore ça, c'est vrai que c'est délicieux, le couscous, après. Oh, vous connaissez un Marocain? Non, un Libanais, et il parle français sans accent. Et il a marié une Québécoise... Je chéris cette information, merci... Oui, pour mes parents aussi, j'imagine, la langue de l'amour, ben oui.

Le français, la langue de l'amour, c'est beau, je sais. De l'amour et de la colonisation.

Mon français est un butin de guerre, c'est le français de Kateb Yacine, d'Assia Djebar. Mon français n'est pas celui de Samuel de Champlain.

D'habitude, je respecte les personnes âgées, je cède ma place dans les métros, j'ouvre la porte. Quand, très tôt le matin en allant au travail, je passe devant une résidence dans laquelle vieux et vieilles s'alignent devant des rangées de plateaux, j'ai toujours la tentation étrange de prendre ma journée, de rentrer dans la résidence, de m'attabler avec elles, avec eux, de leur raconter mes histoires pour qu'ils m'échangent les leurs. D'habitude, j'aime les personnes âgées, au début de la pandémie, sortir me manquait moins que les voir dans la rue, les voir occuper l'espace avec la lenteur du temps qui reste. D'habitude.

Je suis Rym, je viens d'Algérie. Je suis habituée à être montrée, montée en pendentif, à être la bonne immigrante, l'Arabe de service, regarde, c'est Rym, c'est notre Arabe, elle n'a rien sur sa tête on peut voir la kératine, les longs poils qui poussent sur son crâne, bouclés, noirs, cela en fait une personne. Je suis exotique, mon existence est fascinante, le traumatisme m'a façonnée, la pression m'a faite diamant brut à exposer.

Ça s'arrête avec moi.

Nos enfants ne seront pas vos breloques, je n'en serai plus une moi-même, je ne m'aérerai pas les cicatrices pour être digne de sérieux ou d'intérêt, je ne serai pas l'accident de voiture devant lequel on ralentit pour se repaître de la scène. Que les badauds fouillent dans leurs propres plaies.

On m'avait demandé de prendre la parole, je l'ai prise. J'ai cité Josée Yvon, poétesse punk, devant des gens qui auraient serré leur sac, leur portefeuille, contre leur corps dans leur poche en la croisant. C'était un petit acte de guerre, mon bébé jihad.

Dans le doute, il faut dynamiter les ponts.